Compte-rendu,concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 15 juillet 2017. Tchaïkovski. Jeune Orchestre de l’Abbaye, Philippe Herreweghe



Compte-rendu,concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 15 juillet 2017. Tchaïkovski. Jeune Orchestre de l’Abbaye, Philippe Herreweghe, direction. A l’occasion de son premier concert, dans le cadre du festival de Saintes, le Jeune Orchestre de l’Abbaye était dirigé par son fondateur : Philippe Herreweghe. Particulièrement en verve, et arborant un grand sourire, le chef belge qui vient de fêter son soixante-dixième anniversaire, rend un hommage appuyé à son jeune orchestre, particulièrement fourni pour cette session festivalière.

Survolté et canalisé, le JOA, sous la direction de Philippe Herreweghe triomphe à l’Abbaye aux Dames de Saintes

Ainsi que l’a annoncé le chef en début de soirée, le programme du concert est inversé et **Philippe Herreweghe** entame, avec une énergie plus intense que jamais, des extraits de la suite d’orchestre **Casse-Noisette**. Visiblement facétieux, Philippe

Herreweghe incite le public à encourager les jeunes musiciens; séduit, le public qui aime suivre chaque session nouvelle du collectif de jeunes musiciens sur instruments d'époque, applaudit chef et instrumentistes après chaque pièce. C'est aussi le chef qui annonce le titre des pièces avec une dose d'humour, certes inhabituelle mais rafraichissante en ce chaud samedi de juillet. Le talent des jeunes gens qui composent le JOA en cette joute festive, est mis en exergue par Herreweghe dont l'exigence et la rigueur ont poussé les musiciens à donner le meilleur d'eux même. Chaque pièce de la Suite est ciselée et jouée avec entrain. On restera quand même surpris par le tempo un peu rapide de la valse des fleurs par ailleurs remarquablement interprétée.



Après une courte pause, Philippe Herreweghe, toujours aussi souriant et communicatif, prend la parole pour présenter brièvement la seconde oeuvre du programme : la **Symphonie n°2 en ut mineur dite « Petite Russie »**. Cette oeuvre, créée en 1872 « est peu donnée parce qu'elle est réputée très difficile » nous dit le chef qui avec un brin d'ironie se tourne vers ses musiciens et entame le premier mouvement du chef d'oeuvre qui en compte quatre. Les musiciens, remarquablement préparés, rappelons au passage que les concerts du JOA sont préparés en quatre ou cinq jours (six au grand maximum), donnent une interprétation remarquable de cette symphonie pourtant redoutable. Les thèmes, tirés de musiques populaires russes si chers à Tchaïkovski, foisonnent; les tempi parfois meurtriers sont pris avec maestria; Herreweghe sur-motive ses troupes qui le suivent avec engagement et sérieux. Mais grâce au talent conjugué des jeunes instrumentistes, dont la moyenne d'âge est de 25 ans, et d'un chef en état de grâce, l'oeuvre de Tchaïkovski résonne sous les voûtes de l'Abbatiale, jaillissant tel le bouquet

final d’un feu d’artifices de 14 juillet.

Le Jeune Orchestre de l’Abbaye a donné nombre de concerts depuis sa création il y a 20 ans, mais celui-ci est sans aucun doute le plus somptueux tant Philippe Herreweghe, qui était inspiré et communicatif, a survolté ses musiciens. Le chef belge a dirigé de main de maître les deux oeuvres de Tchaïkovski au programme du premier des deux concerts du Jeune Orchestre de l’abbaye. C’est avec son porpre orchestre, l’Orchestre des Champs-Elysées qu’i clôturera cette édition de Saintes 2017 : avec WOlf, Mahler et Brahms, le 22 juillet prochain.

_____

Saintes. Abbaye aux Dames, le 15 juillet 2017. Piotr Illich Tchaïkovski (1840-1893) : Le Casse Noisette (extraits de la suite d’orchestre), symphonie n°2 en ut mineur dite « Petite Russie ». Jeune Orchestre de l’Abbaye, Philippe Herreweghe, direction.

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 13 juillet 2016. Duparc, Debussy, Chausson, Hahn. Véronique Gens, soprano,

Susan Manoff, piano.

IVRESSE D'UN GRAND RETOUR… Artiste reconnue de longue date, la soprano française **Véronique Gens** revient au Festival de Saintes vingt ans après sa première apparition à l'Abbaye aux Dames. Entre temps la diva fait une carrière exemplaire au cours de laquelle le répertoire français a toujours tenu une place importante. Depuis quelques années, Véronique Gens s'attache à faire (re)découvrir au public la mélodie française qui gagne véritablement à être connue. C'est dans cette optique que son dernier CD intitulé « Néère » est paru en octobre 2015 (élu CLIC de CLASSIQUENEWS); CD dont elle reprend le largement lors de son récital du 13 juillet.

Véronique Gens en diseuse enchantée



Souriante et visiblement très heureuse d'être à l'Abbaye aux Dames, **Véronique Gens** arrive sur scène avec la pianiste **Susan Manoff**, son accompagnatrice attitrée (elle est aussi l'accompagnatrice de Sandrine Piau) pour un récital haut en couleurs. Très soudées, voire complices, les deux femmes entament la soirée avec une mélodie bien connue d'Henri Duparc (1848-1933) : l'Invitation au voyage. Hasard? Certes

non puisque, effectivement, c’est un voyage dans un univers chatoyant, divers, changeant, jamais ennuyeux ou rédhibitoire qui nous est proposé en ce début de soirée. Avec « Au pays où se fait la guerre » du même compositeur, c’est un monde de désolation qui est évoqué, nous sommes alors en plein cœur de la première guerre mondiale, sans pour autant verser dans un maelstrom geignard qui serait malvenu. Le répertoire de Claude Debussy (1862-1918) comporte, outre une musique instrumentale riche et variée, un certain nombre de mélodies charmantes, que Véronique Gens chante avec un plaisir manifeste. S’il est difficile d’envisager une intégrale en récital ou au CD, celles qui sont inscrites au programme de ce soir donnent une excellente idée de la variété de l’oeuvre de Debussy dont l’univers est à la fois si différent et si complémentaire de celui de Duparc. Dans Clair de lune et Nuit d’étoiles, le compositeur nous fait veiller à la belle étoile.

Après une pause nécessaire, Véronique Gens et Susan Manoff abordent deux nouveaux compositeurs qui sont également au programme de «Néère». Ernest Chausson (1855-1899), compositeur à cheval entre romantisme et post-romantisme, nous fait voyager entre Antiquité (Hébé) et Présent. Véronique Gens concilie retenue et vitalité pour capter l’attention de son public. Si on se souvient de Reynaldo Hahn (1874-1947) comme étant le compositeur qui a sorti de l’oubli, l’opéra Mireille de Charles Gounod (1818-1893), en restituant avec talent la partition originale de ce chef-d’oeuvre du répertoire romantique français, il ne faut pas oublier qu’il a lui même composé nombre de mélodies raffinées et enivrantes. Là encore Véronique Gens maîtrise parfaitement son sujet en interprétant une petite partie des mélodies de Hahn, en particulier Néère, celle qui, précisément donne son titre au CD. La gouaille rafraîchissante et l’humour de l’artiste donnent un ton particulier à la soirée qui passe si vite que le public en redemande. Et Véronique Gens se prête au jeu en interprétant Le corbeau et le renard, la célèbre fable de Jean de La Fontaine, mise en musique par Jacques Offenbach (1819-1880) ;

la mélodie aussi grinçante et imagée que le poème de La Fontaine révèle l'humour ravageur et mutin d'une Gens enchanteresse qui, dans la foulée concède deux autres bis tirés, eux du CD.



Artiste accomplie et récitaliste exceptionnelle Véronique Gens maîtrise parfaitement une voix puissante, claire, ronde et remarquable de fraîcheur. Très attachée à la défense du répertoire français, Gens est très attentive à la diction; de fait celle ci est excellente : chaque mélodie est ciselée si parfaitement qu'il est inutile de suivre avec le programme. A ses côtés, Susan Manoff, pianiste émérite, est une accompagnatrice hors pair. Visiblement très complice avec Véronique Gens, elle reste attentive à chaque mot, à chaque note ne couvrant jamais la soprano qui lance chaque introduction d'un regard discret.

Saintes. Abbaye aux dames, le 13 juillet 2016. Henri Duparc (1848-1933) : Invitation au voyage, Romance de Mignon, Au pays ou se fait la guerre, Chanson triste, Claude Debussy (1862-1918) : En sourdine, Fantoches, Clair de lune, Masques et Bergamasques, Fleurs des blés, Nuits d'étoiles, Ernest Chausson (1855-1899) : Le temps des lilas, La chanson bien douce, Hébé, Reynaldo Hahn (1874-1947) : Le rossignol des lilas, quand je fus pris au pavillon, trois jours de vendanges, A Chloris, Néère, Lydé, Pholoé, Phylis, Le printemps, Jacques Offenach (1819-1880) : Le renard et le corbeau (bis 1). Véronique Gens, soprano, Susan Manoff, piano.

APPROFONDIR : LIRE aussi notre **compte rendu critique complet du cd Néère par Véronique Gens, CLIC de CLASSIQUENEWS**

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux Dames, le 11 juillet 2016. Cavalli, Mariana Florès, soprano ; Giuseppina Bridelli, mezzo soprano ; Anna Reinhold, mezzo soprano. Ensemble Cappella Mediterranea / Leonardo Garcia Alarcon, orgue, clavecin et direction.



En 2014, au Festival de Saintes, La Cappella Mediterranea avait triomphé avec le très bel oratorio de Michelangelo Falvetti (1642-1692) «Il diluvio universale», concert dont nous avions d’ailleurs rendu compte. Deux ans plus tard, **Leonardo Garcia Alarcon et Cappella Mediterranea** reviennent à Saintes avec un programme très différent et tout aussi passionnant. Comme nombre d’orchestres fondés depuis le début des années 2000, Cappella Mediterranea s’est spécialisé dans le répertoire baroque; mais c’est la

musique italienne qui a les faveurs de son directeur musical et artistique : l'argentin Leonardo Garcia Alarcon. A l'occasion de son retour à l'Abbaye aux Dames, le chef propose à son public un programme entièrement consacré au vénitien Francesco Cavalli (1602-1676).

Italianisme lumineux de Cappella Mediterranea à Saintes



En ce lundi soir, **Leonardo Garcia Alarcon** dirige solistes et orchestre depuis le clavecin. La mise en espace réalisée par le chef argentin met bien en valeur les trois chanteuses qu'il a invitées pour le concert dont le programme est d'ailleurs tiré du **double CD sorti récemment « Héroïnes de l'Opéra vénitien / Heroines of the venetian Baroque / Ricercar, élu CLIC de CLASSIQUENEWS** – octobre 2015 ». Dès le début de la soirée, Mariana Florès donne le ton en interprétant Le nozze di Teti e Peleo avec une belle conviction; la gestuelle est parfois excessive, mais la voix est saine, rafraîchissante ; elle est parfaitement adaptée au répertoire baroque. En effet, Mariana Florès avait déjà obtenu un certain succès dans l'oratorio de Falvetti présenté deux ans plus tôt dans cette même église abbatiale. A ses côtés, les deux mezzos : Giuseppina Bridelli et Anna Reinhold n'ont rien à envier à leur partenaire et chacune de leurs interventions, que se soit seule, en duo ou dans les rares trios du programme, comme par exemple «Questo troian Signore» extrait de La Didone, séduisent immédiatement. Rien n'est laissé au hasard et dans la mise en espace et dans le choix des extraits. Quant à l'orchestre, il accompagne avec une justesse remarquable les

trois jeunes femmes, sans jamais chercher à les couvrir; Leonardo Garcia Alarcon, installé au clavecin, veille au grain. Et il dirige avec énergie, les deux ouvertures du programme, L'Orione et Scipione affricano, qui permettent à ses musiciens de se mettre en valeur sans fioritures ni excès.

C'est un concert d'autant plus risqué qu'il ne contient que des extraits d'opéras d'un même compositeur. Néanmoins il est cohérent, puisqu'il passe en revue toute le vie opératique de Cavalli, soit de 1639 à 1668 ; dans le même temps, il raconte une histoire d'amour parfois joyeuse et parfois triste, jamais monocorde. Les trois artistes expriment les sentiments contradictoires ; elles donnent le meilleur d'elles pendant toute la soirée. Et le public, nombreux, réserve à tous un accueil chaleureux; ce n'est certes pas le triomphe de 2014 mais le succès est incontestable et largement mérité. Les amateurs et connaisseurs de la lyre vénitienne baroque se reporteront avec délices et bénéfices au coffret précédemment cité auquel renvoie le présent programme de Saintes. L'ensemble et son chef investiront en septembre et octobre 2016, la fosse et le plateau de l'Opéra Garnier à Paris pour la résurrection – très attendue- de l'opéra jamais joué du vivant de Cavalli, Eliogaballo.

Saintes. Abbaye aux dames, le 11 juillet 2016. Francesco Cavalli (1602-1676) : Le nozze di Teti e di Peleo (Mira questi due Lumi, Or con Pania e con esca), Gli amori di Appolo e di Dafne (Lamento «Vogli deh vogli il piede»), La Didone (Questo troian Signore), La virtu de strali d'Amore (Occhi per piangere nati), L'Egisto (Amanti se credete), La doriclea (Udite, amanti), Il Giasone («Lassa, che far degg'io», «Dell'antro magico stridenti Cardini»), L'Orimonte (Caro Ernesto), L'Oristeo (Dimmi Amore, che faro), La Calisto (Dolcissimi baci), L'Orione (prologue instrumental), L'Eritrea (Oh bella Facella), La Rosinda (Non col ramo di cuma), Il Delio –La Veremonda, l'amazzone di Aragona– (Aura che sibila), Xerse (Ed è pur vero, o core), Ipermestra (Qu'est'è un gran

caso), La Statira -Statira, principessa di Persia- (Menfi, mia patria), Il rapimento d'Helena -Mia speranza, mio contento), L'Erismena (Uscitemi del core lacrime amare), L'ercole –Ercole amante- («E vuol dunque Ciprigna», «Una stila di speme»), Scipione affricano (sinfonia), Mutio scevla (Né fastosa allor che ride), Eliogabalo (Pur ti stringo), Mariana Florès, soprano, Giuseppina Bridelli, mezzo soprano, Anna Reinhold, mezzo soprano. Ensemble La Cappella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon, orgue, clavecin et direction.

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux Dames, le 9 juillet 2016. Couperin, Guillemain, Quentin, Télémann. Ensemble Nevermind (Anna Besson, traverso; Louis Creac'h, violon; Robin Pharo, viole de gambe; Jean Rondeau, clavecin).



Après une courte et nécessaire pause, nous passons de l'auditorium à l'église abbatiale de l'Abbaye aux Dames. Nous changeons aussi de période, laissant derrière nous, les percussions d'Ars Nova, pour

l’ensemble Nevermind, installé en résidence depuis septembre 2015. Ce Quatuor instrumental, formé de quatre amis qui se sont rencontrés au CNSMD de Paris, se consacre à la découverte ou à la redécouverte de compositeurs méconnus, voire totalement inconnus, de la période baroque française. C’est ainsi que le programme de ce nouveau concert dévoile Louis-Gabriel Guillemain (1705-1770) et Jean-Baptiste Quentin (1690-vers1750); deux compositeurs inscrits au programme de leur dernier cd.

Nevermind en ascension : toujours plus haut, plus beau, plus vivant….

Pour débuter son concert, Nevermind présente une œuvre déjà connue du public : La Piémontoise (4ème Ordre : Les Nations) composée par François Couperin (1668-1733). Si la direction de Jean Rondeau, depuis son clavecin, est discrète et ferme, la complicité des quatre instrumentistes lui répond avec gourmandise : l’interprétation est rigoureuse, dynamique, entraînante ; les interprètes expriment ce voyage désigné vers le Piémont. Le
cœur du concert, concerne d’abord Louis-Gabriel Guillemain (1705-1770); violoniste prodige, nommé « violon ordinaire du Roi », Guillemain est aussi compositeur pour le violon, bien sûr, mais aussi pour des ensembles de musique de chambre et pour orchestre.

En ce début d’après midi, c’est la Sonate en quatuor n° 3 que

nous propose Nevermind; l’écriture en est charmante, légère quoique hardie et exigeante préfigurant ce que sera celle de Mozart quelques années plus tard. Avec Jean-Baptiste Quentin (1690-vers1750), contemporain de Guillemain, nous entrons dans un univers plus mystérieux; l’oeuvre de Quentin est confidentielle mais dense : seulement une vingtaine de recueils dont le dernier date de 1750. S’il disparaît cette même année, sa mort elle-même reste inexplicable ; et on en ignore la date exacte ; Quentin n’en laisse pas moins des partitions qui gagnent à être connues. Compositeur vivant en plein cœur de la période baroque, il hérite des techniques de composition de ses prédécesseurs immédiats, Lully ou Marin Marais par exemple et de ses contemporains, Campra ou Rameau entre autres. Avec le Concert à quatre parties (œuvre XII, Largo) et la Sonate en quatuor n°3 (œuvre XV), Nevermind nous propose deux œuvres dont le style est très personnel; marqué par ses illustres contemporains, Quentin ne les copie pas pour autant. Sa musique est certes rigoureuse mais les quatre complices en donnent une lecture dynamique, vivante, sans lourdeur.

Pour terminer, Georg-Philipp Telemann (1681-1767) : un auteur emblématique de la formation car les Quatre instrumentistes se sont rencontrés autour de Telemann qui a composé pour leur formation précise (flûte, violon, viole de gambe, clavecin) ; avec le Nouveau quatuor parisien n°6 en mi mineur, composé lors de son séjour parisien, Nevermind revient à un répertoire certes plus traditionnel mais tout aussi intéressant, alliant raffinement, tension, dramatisme élégant. Les interprètes honorent ainsi un compositeur qui leur a permis dès leurs débuts de s’affirmer : ses Quatuors parisiens sont écrits pour leur formation instrumentale : violon, flûte, viole et clavecin.



Le geste est défricheur, éclairant ce qui se cache ainsi à l'ombre des plus connus : Lully, Campra, Rameau ou Marin Marais. Avec Louis-Gabriel Guillemain (1705-1770) et Jean-Baptiste Quentin (1690-vers1750), NeverMind met en lumière deux hommes dont la musique n'a rien à envier à celle de leurs contemporains. Avec Couperin et Telemann, les Quatre apportent une touche «sécuritaire» à un concert qui a le mérite de nous faire sortir des sentiers battus.

Saintes. Abbaye aux dames, le 9 juillet 2016. François Couperin (1668-1733) : La Piémontoise (4ème Ordre : Les Nations), Louis-Gabriel Guillemain (1705-1770) : Sonate en quatuor N°3, Jean-Baptiste Quentin (1690-vers1750) : concert à quatre parties, œuvre XII (largo), Sonate en quatuor n°3, œuvre XV (1747), Georg-Philipp Telemann (1681-1767) : Nouveau quatuor parisien n°6 en mi mineur. Ensemble Nevermind (Anna Besson, traverse / Louis Creac'h, violon / Robin Pharo, viole de gamme / Jean Rondeau, clavecin).

APPROFONDIR : VOIR le reportage vidéo dédié au jeune ensemble Nevermind en résidence à Saintes (février 2016, premier concert : jouer les Baroques allemands, français, italiens…)

Compte-rendu, concert. Saintes, auditorium, le 9

juillet 2016. Khosinski, Kagel, Lopez, Cangelosi, Giner, Reich, Rebotier, Koppel, Argenziano. Ars Nova ensemble (Isabelle Cornélis, Elisa Humanes, percussions).

Après une salutaire nuit de repos dans l'hôtellerie de l'abbaye aux dames, nous voilà installés dans l'Auditorium pour le concert de 11 heures de ce samedi 9 juillet 2016. Ce sont deux des percussionnistes de l'ensemble Ars Nova, que nous suivons par ailleurs régulièrement au Théâtre Auditorium de Poitiers, qui sont en charge de ce concert très tonique.

Ars Nova : percussions idéales

Dès le début du concert, les deux femmes jouent avec talent des instruments qu'elles ont à leur disposition : cymbales, tambourins, xylophones, marimbas, pour les percussions classiques, mais aussi des objets du quotidien (poubelles, saladiers, casseroles); elles vont même jusqu'à utiliser le podium sur lequel elles sont installées. Les compositeurs abordés, déjà tous au répertoire d'Ars Nova, ne

sont pas à court d'idées pour surprendre un public venu nombreux; ainsi Bruno Giner (né en 1960) a-t-il composé une œuvre pour laquelle nos deux artistes du jour jouent … casseroles et saladiers. Dans la même veine, avec douze essais d'insolitudes de Jacques Rebotier (né en 1947) Isabelle Cornélis et Elisa Humanis déclament à deux voix (parfaitement accordées), une douzaine de vers… ironiques parfois, assez plaisants souvent. Pendant tout le concert, les deux artistes enchaînent les œuvres avec une fluidité remarquable; saluons la diversité des œuvres proposées ainsi que le dynamisme détonnant des interprètes qui survoltent une salle très enthousiaste.

Le Festival de Saintes entame avec éclat une semaine qui s'annonce riche en émotions. Et, comme chaque année, Ars Nova contribue au succès de la manifestation; Isabelle Cornélis et Elisa Humanis font honneur à leur chef, Philippe Nahon, et à Ars Nova en donnant un concert surprenant, des plus enthousiasmants.

Saintes, auditorium, le 9 juillet 2016. Gene Khosinski (né en 1980) : As one, Mauricio Kagel (1931-2008) : Rrrrrr (mouvement 1), Rrrrrr (mouvement 2), Rrrrrr (mouvement 3), Bobby Lopez (né en 1975) : conversation pour deux tambourins, Casey Cangelosi (né en 1982) : Plato's cave, Bruno Giner (né en 1960) : pour cuisiner à deux, Steve Reich (né en 1936) : Clapping mug, Jacques Rebotier (né en 1947) : douze essais d'insolitude, Anders Koppel (né en 1947) : Toccata pour vibraphone et marimba, improvisation, Ed Argenziano (né en ?) : Stinkin' garbage. Ars Nova ensemble (Isabelle Cornélis, Elisa Humanes, percussions).

Compte rendu, opéra. Saint Céré. Château de Castelnau Bretenoux, le 11 août 2016. Verdi : La Traviata. Desbordes, Moreau, Uyar, Brécourt.

Compte rendu, opéra. Saint Céré. Château de Castelnau Bretenoux, le 11 août 2016. Verdi : La Traviata, opéra en trois actes sur un livret de Fancesco Maria Piave. Burcu Uyar, Violetta, Julien Dran, Alfredo, Christophe Lacassagne, Germont … choeur et orchestre Opéra Eclaté, Gaspard Brécourt, direction. Olivier Desbordes et Benjamin Moreau, mise en scène, Patrice Gouron, décors et costumes, Clément Chébli, vidéo. En cette troisième soirée de festival, nous nous retrouvons au château de Castelnau Bretenoux, situé à quelques encablures de Saint Céré. Si le soleil est au rendez-vous, la fraîcheur aussi; néanmoins le temps permet de jouer en plein air ce qui n'avait pas vraiment été le cas en 2015. Pour cette nouvelle production de La Traviata de Giuseppe Verdi (1813-1901), Olivier Desbordes a sollicité le concours de son jeune collègue Benjamin Moreau avec lequel il cosigne déjà la mise en scène de La Périchole.

Traviata étonnante mais séduisante

Le duo Desbordes/Moreau fait encore des siennes



Pour cette production, nous nous retrouvons dans un Paris intemporel, plus vraiment au XIXe siècle, pas non plus complètement au XXe siècle. Le public rentre aisément dans le spectacle, dès le début de la soirée, qui n'a pourtant rien de choquant puisque dès le début de l'oeuvre, Violetta se sait gravement malade. Et d'ailleurs le premier fil rouge de la mise en scène est la maladie et l'agonie de la malheureuse Violetta. Dans cette optique, le placement de la scène entre Violetta mourante et le docteur Grenvil au tout début de l'oeuvre, avant le début de la fête chez la demi mondaine ne surprend pas : «La tisi non le accorda che poche ore» («La phtisie ne lui laisse plus que quelques heures») répond Grenvil à Anina qui le questionne. Le second fil conducteur concerne le «volet» des conventions sociales et le déni de la maladie; pour accentuer ce point de vue, les deux hommes ont invité une comédienne qui incarne Violetta jusqu'à la fête chez Flora. Et pour parachever cette idée de douleur, d'agonie, de société bien pensante (le monde des courtisanes contre la bourgeoisie guindée et pétrie de certitudes), la

Violetta de Burcu Uyar est filmée de bout en bout de la représentation, son visage apparaissant sur un grand écran installé en fond de scène. Si l'idée de ce film est bonne, – du moins peut-elle est défendue, nous comprenons nettement moins les références cinématographiques des deux metteurs en scène même si elles semblent être en accord avec les fils rouges définis par les deux hommes. Les images de guerre en revanche, notamment les bombes explosant en pleine campagne, sont de trop dans une production déjà très réussie.

Concernant le plateau vocal, c'est une distribution française de haute volée qui a été invitée à chanter cette nouvelle production de **La Traviata. La soprano Burcu Uyar,** que nous avions déjà saluée en 2014 pour de Lucia di Lammermoor (rôle titre), campe une Violetta émouvante et très en voix. Dès l'air d'entrée «E strano … A forse lui», l'interprète donne le ton de la soirée : la voix est parfaitement tenue, la ligne de chant impeccable, le médium superbe, les aigus flamboyants; le contre mi bémol final, sorti après que l'aria ait été intégralement interprété, est non seulement juste mais tenu sans la moindre faiblesse. Face à cette superbe Violetta, le jeune **Julien Dran incarne un Alfredo qui apparaît, du moins en première partie, plus terne que sa partenaire**; si le Brindisi est interprété très honorablement, il manque le petit grain de folie qui en aurait fait un grand moment de chant. Avec l'air et la cabalette du deuxième acte «De miei bollenti spiriti … O rimorso» , le ténor prend plus d'assurance et la voix est plus belle, plus puissante qu'en début de soirée.
C'est **Christophe Lacassagne** qui chante Germont père; le baryton effectuait, lors de cette production, une prise de rôle qu'il redoutait. Car comme, il nous le confiait peu après la représentation : «C'est un rôle pas forcément très long mais dense et tendu vers l'aigu.». Cependant, Lacassagne prend le personnage de Germont sans sourciller ; il campe un vieil homme de très belle tenue; s'il est pétri de certitudes et d'a prioris négatifs à l'égard de Violetta, il n'en n'est pas moins ému par la grandeur d'âme de la jeune femme : «Ciel !

che veggo ? D’ogni vostro aver, or volete spoliarvi ?» (Ciel ! que vois-je ? Vous voulez vous dépouiller de tous vos biens ?»).

Chez Flora, le Germont de Lacassagne est un homme très en colère; les sentiments contradictoires du vieil homme sont parfaitement visibles chez ce comédien né qui fait de ce personnage si marquant, malgré le peu de scènes que Verdi lui accorde, un homme émouvant, balançant entre les dictats de la morale bourgeoise et ce que lui dicte son cœur. Survoltés par la présence du vétéran **Eric Vignau** (Gaston inénarrable), infatigable puisqu’il chante tous les soirs en cette fin de festival, les comprimari sont en grande forme à commencer par **Flore Boixel** (qui chante dans les trois productions du festival) et **Laurent Arcaro** (Douphol). Pour terminer évoquons la comédienne Fanny Aguado qui incarne cette Violetta muette, prisonnière des conventions sociales qui vont finir par précipiter sa chute pendant presque toute la soirée. La jeune femme fait montre d’une assurance remarquable ; elle s’est parfaitement intégrée à l’équipe et au spectacle donnant le meilleur d’elle même et faisant presque oublier que tout près d’elle, il y a une chanteuse qui lui prête sa voix. Visuellement la trouvaille fonctionne admirablement.

A la tête de l’orchestre d’Opéra Eclaté, placé sur le côté gauche du plateau, le jeune chef **Gaspard Brécourt** dirige avec vigueur et fermeté. Si nous avions apprécié sa performance dans Lucia di Lammermoor en 2015, Brécourt nous surprend agréablement en 2016; le jeune homme a mûri, la gestuelle est plus sûre ; il est plus attentif à ce qui se passe sur le plateau. Du coup, pendant toute la soirée, la musique de Verdi vibre de vie, éclatant tel le bouquet final d’un feu d’artifices.

Cette nouvelle production de La Traviata ne manque pas de faire réfléchir le public sur les multiples dénis et conventions qui régissent la société du XIXe siècle, - hypocrisie sociale et lâcheté collective qu’a épinglé non sans

raison Verdi, et que nous retrouvons de nos jours sous des formes assez peu différentes. Si nous regrettons des images de guerre pas toujours appropriées, l'utilisation de la vidéo, notamment pour focuser sur la Violetta mourante en gros plan s'avère être une excellente idée. Pour défendre cette nouvelle Traviata, les responsables du festival de Saint Céré ont fait confiance à une distribution de très belle tenue à commencer par Burcu Uyar qui était en grande forme. Et même si Christophe Lacassagne en Germont semblait quelque peu sur la défensive, il n'en a pas moins parfaitement rendu justice à Verdi. Saluons également la superbe performance de Fanny Aguado qui incarne la Violetta muette avec beaucoup de panache. Voilà donc une Traviata, nouvelle réussite du Saint-Céré 2016, à voir et à écouter sans modération.

Saint Céré. Château de Castelnau Bretenoux, le 11 août 2016. Giuseppe Verdi (1813-1901) : La Traviata, opéra en trois actes sur un livret de Fancesco Maria Piave. Burcu Uyar, Violetta, Julien Dran, Alfredo, Christophe Lacassagne, Germont, Sarah Lazerges, Flora, Eric Vignau, Gaston, Matthieu Toulouse, Docteur Grenvil, Laurent Arcaro, Baron Douphol, Yassine Benameur, Marquis d'Obigny, Nathalie Schaaf, Anina, Fanny Agaudo, Violetta muette, choeur et orchestre Opéra Eclaté, Gaspard Brécourt, direction. Olivier Desbordes et Benjamin Moreau, mise en scène, Patrice Gouron, décors et costumes, Clément Chébli, vidéo.

Compte rendu, opéra. Saint Céré. Théâtre de l’usine, le 10 août 2016. Weil : L’Opéra de quat’sous. Desbordes, Perez, Peskine.

Compte rendu, opéra. Saint Céré. Théâtre de l’usine, le 10 août 2016. Weil : L’Opéra de quat’sous (titre original : Die Dreigroschenoper) opéra en trois actes sur un livret de Bertold Brecht (1898-1956). Eric Pérez, Macheath, Anandha Seethanan, Polly, Nicole Croisille, Mme Peachum … choeur et orchestre Opéra Eclaté, Manuel Peskine, direction. Eric Pérez et Olivier Desbordes, mise en scène, Patrice Gouron, décors, Jean Michel Angays, costumes, Guillaume Hébrard, construction décors, Paolo Calia, graffitis sur toile. Depuis 1989, date de la première présentation au festival de Saint-Céré, c’est la troisième production de l’Opéra de quat’sous que monte la troupe Opéra Eclaté. Si, comme nous le disait Eric Pérez dans le courant de l’hiver, cette nouvelle production est arrivée plus tôt que prévue suite à l’annulation de Cabaret initialement prévu, voici donc une lecture rigoureuse certes mais complètement déjantée du chef d’oeuvre du tandem Kurt Weill (1900-1950) / Bertold Brecht (1898-1956). Pour cette nouvelle production de l’Opéra de quat’sous, les metteurs en scène ont choisi de présenter la version française qui fut créée en 1939, soit onze ans après la création de l’oeuvre originale en langue allemande. C’est une mise en scène à quatre mains signée Olivier Desbordes et Eric Pérez qui entraîne le public, toujours aussi nombreux, dans l’univers sombre des bas quartiers de Londres.

Comédiens déchainés

L’Opéra de quat’sous : une équipe réjouissante donne vie au chef d’oeuvre de Kurt Weil



Cependant ne nous y trompons pas, sous le vernis des éternelles rivalités entre gangs, se cache un univers plus loufoque : celui du cirque dans lequel les personnages évoluent sous le regard retors souvent, cruel parfois et toujours impitoyable de Mr Peachum, un Mr Loyal dans ce charivari grotesque parfois, mais plein de vie et très dynamique. Et le mélange des genres est d’autant plus réussi que la distribution réunit un groupe de comédiens chanteurs chevronnés. Oui, mais pas que, car c’est aussi une bande de copains, formée depuis la précédente production (Cabaret donné à Saint Céré en 2014), emmenés avec un talent et une gouaille

inégalables par une Nicole Croisille en grande forme.

Ainsi les bas quartiers de Londres, à la veille du couronnement de la reine deviennent des quartiers de cirque où les rivalités, toutes latentes qu'elles soient, sont des rivalités … d'opérette. Et la grande réussite de Weill et de Brecht est d'être parvenus à brosser une critique sévère, sans équivoque de la société de leur époque, surtout d'arriver à le faire sans se faire taper sur les doigts par la censure. Pérez et Desbordes ont si bien repris cette critique sociale à leur compte qu'ils en rajoutent une couche ou deux sans scrupules ; pour autant les deux compères ne forcent jamais le trait.
Dans la famille Peachum, le père, campé par Patrick Zimmermann, est retors, impitoyable et si jaloux de ses prérogatives qu'il surveille sa fille avec autant, sinon plus, de sévérité que les mendiants dont il est le chef. La très belle performance de Zimmermann n'a rien à envier à celle de Nicole Croisille ; cette Mme Peachum là force le respect tant elle entre à fond dans son personnage. A 80 ans, elle chante, danse et joue la comédie avec une gourmandise insolente donnant à l'occasion une incroyable et superbe leçon de vie. Si Peachum est jaloux de tous les hommes susceptibles d'approcher sa fille chérie, c'est elle qui traque avec une hargne terrible sa fille dont le mariage la rend folle de rage même si elle se refuse à l'admettre. Avant même le début des festivités, Nicole Croisille chante la complainte de Mackie le surineur avec un brin de folie qui donne le ton de la soirée.
Face à ce couple redoutable, Anandha Seethanen campe une Polly remarquable qui se révèle être aussi malicieuse que ses parents ; sous ses faux airs de sainte nitouche, Polly, fraîchement mariée à un Macheath déjà polygame, se révèle être une femme d'affaires redoutable dès qu'il lui confie le contrôle de ses affaires. Face à la famille Peachum, intraitable, sans scrupules ni sentiments d'aucune sorte, le Mackie d'Eric Pérez est génial à tous points de vue. Rendant coup pour coup lorsque ses intérêts sont en jeu, amoureux de toutes les femmes qu'il rencontre, qu'il s'agisse de Lucie

Brown, de Polly Peachum, de la putain Jenny (excellente Flore Boixel, qui passe avec talent du rôle de la cousine dans Périchole à celui de Jenny dans Quat'sous) qui, jalouse de Polly, fera alliance avec les parents de la jeune fille pour faire emprisonner Mackie le surineur. A aucun moment, Pérez qui cosigne la mise en scène, ne se laisse déconcentrer ; il fait de son personnage un chef de gang dur, parfaitement cynique, corrompu et corrupteur prêt à tout pour conserver son «négoce». Dût-il pour cela se mettre dans la poche tous les hommes de son ami Peter «Tiger» Brown le shérif du quartier de Soho où se déroule l'action. Brown qui d'ailleurs, pour sauver la tête de son ami, va jusqu'à endosser les habits de hérault royal. Marc Schapira est digne de ses partenaires : il campe un Brown plein de morgue et de gouaille ; il se régale visiblement à jouer les faux durs pendant toute la soirée.

A la tête de l'orchestre d'Opéra Eclaté, modernisé pour l'occasion, Manuel Peskine dirige avec talent la musique de Kurt Weil, allant même jusqu'à endosser les habits du prêtre pour marier Polly et Mackie. La scène est d'ailleurs assez cocasse et ne manque pas de faire sourire. Elle souligne surtout le total engagement de chacun, chanteurs, musiciens, chef, dans le déroulé d'une soirée riche en rebondissements.

Cette seconde soirée saint-céréenne est d'une grande qualité grâce à une équipe de chanteurs comédiens survoltés, soudés car ils se connaissent bien ; d'autant que la présence de Nicole Croisille, dont la carrière exceptionnelle est un exemple remarquable de longévité, aiguillonne tout le monde. La mise en scène à quatre mains d'Eric Pérez et d'Olivier Desbordes offre aux artistes, un écrin qui fonctionne très bien.

Saint-Céré. Théâtre de l'usine, le 10 août 2016. Kurt Weil (1900-1950) : L'Opéra de quat'sous opéra en trois actes sur un livret de Bertold Brecht (1898-1956). Eric Pérez, Mackie, Anandha Seethanan, Polly, Nicole Croisille, Mme Peachum, Patrick Zimmermann, Mr Peachum, Flore Boixel, Jenny, Marc

Schapira, Brown, Sara Lazerges, Lucie, choeur et orchestre Opéra Eclaté, Manuel Peskine, direction. Eric Pérez et Olivier Desbordes, mise en scène, Patrice Gouron, décors, Jean Michel Angays, costumes, Guillaume Hébrard, construction décors, Paolo Calia, graffitis sur toile.

Compte rendu, opéra. Saint Céré. Théâtre de l'usine, le 9 août 2016. Offenbach : La Périchole. Trottiez, Desbordes.

Compte rendu, opéra. Saint Céré. Théâtre de l'usine, le 9 août 2016. Offenbach : La Périchole, opéra bouffe en trois actes sur un livret d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Sarah Laulan, La Périchole, Pierre Emmanuel Roubet, Piquillo, Christophe Lacassagne, Vice roi du Pérou … Choeur et orchestre Opéra Eclaté, Dominique Trottein, direction. Olivier Desbordes et Benjamin Moreau, mise en scène, Jean Michel Angays, costumes, Elsa Bélenguier, décors. Lors de l'édition 2015 du festival de Saint Céré, nous avions salué la nouvelle production de La Périchole de Jacques Offenbach (1819-1880) présentée par le tandem Olivier Desbordes et Benjamin Moreau, en émettant cependant des réserves sur la mise en scène. La Périchole revient dans le cadre de l'édition 2016 avec des changements de distribution, (notamment pour les trois rôles principaux), et de chef d'orchestre.

Succès mérité pour La Périchole

Si en 2015, la mise en scène à quatre mains d'Olivier Desbordes et Benjamin Moreau nous avait paru quelque peu laissée dubitative, la reprise 2016 déborde de vie, de dynamisme, d'entrain entraînant le public dans un divertissant tourbillon de fous rires. L'esprit de troupe, si cher à Desbordes, s'impose et donne la part belle à une saine émulation, chaque chanteur donnant et recevant des autres, s'imprégnant ainsi de la joie de vivre de chaque personnage.



Autant le couple formé par Héloïse Mas et Marc Larcher, nous avait séduit en 2015, autant celui formé par Sarah Laulan et Pierre Emmanuel Roubet explose littéralement dès sa première entrée. Ils sortent ainsi du carcan parfois étouffant des conventions sociales dont Desbordes et Moreau se moquent avec talent. Laulan est une Périchole libérée, exaspérée parfois, provocatrice souvent, n'hésitant pas à faire tourner en

bourrique Don Andrès (le vice roi) ou à jouer sur la jalousie maladive de Piquillo qui tombe, comme Don Andrès dans tous les pièges tendus à son amour. La voix d'alto de la jeune femme séduit; elle accapare le rôle de Périchole avec délices et chante chaque air en faisant passer son personnage par des sentiments contradictoires sans jamais surjouer ni se perdre dans d'inutiles dédales expressifs. Quant à Pierre Emmanuel Roubet, son Piquillo certes amoureux mais peu sûr de lui, le pousse à une jalousie maladive tant il a peur de perdre la femme tant aimée; la voix ne manque pas d'atouts pour donner à Piquillo un relief qui manquait parfois à Marc Larcher en 2015.
Mais le changement le plus important et le plus spectaculaire est celui concernant Don Andrès de Ribeira, vice roi du Pérou; si Philippe Ermelier nous avait séduit en 2015, Christophe Lacassagne déboule sur le plateau, boule d'énergie incandescente emportant tout sur son passage; l'homme est un comédien-chanteur comme on les aime à Saint Céré. Rappeur jusqu'au bout des ongles, il en adopte l'attitude dès les couplets de l'incognito où il singe avec un talent inégalable tics et attitudes des représentants du genre musical; il n'y a aucune lourdeur, aucun excès dans son interprétation de Don Andrès de Ribeira. Le tandem Yassine Benameur / Eric Vignau (Don Miguel de Panatellas / Don Pedro de Hinoyosa) fonctionne à merveille et les deux complices ne forcent jamais le trait quant à l'interprétation scénique et vocale de leurs personnages respectifs. Sarah Lazerges, Flore Boixel, Dalila Kathir sont de sympathiques cousines et campent des dames d'honneur décapantes.

Jusqu'en 2015, les représentations des opérettes et opéras bouffes étaient données à la halle des sports et l'orchestre était au même niveau que les chanteurs. Au théâtre de l'usine, livré début 2016, les musiciens ont investi sur une sorte de terrasse dominant la scène. Si l'installation peut étonner, elle fonctionne pas mal et Dominique Trottein qui dirige l'orchestre d'Opéra Eclaté, s'en donne à cœur joie avec une

musique qui l’inspire visiblement beaucoup. Aussi survolté que ses chanteurs, le chef dirige avec brio et fermeté une œuvre qu’il connaît sur le bout des doigts; il entre aussi dans le jeu des dames d’honneur, lorsque après l’entracte, il trouve l’une d’entre elles sur la terrasse de l’orchestre prête à diriger les musiciens hilares. Trottein alpague celles restées sur scène donnant le change avec talent sans pour autant oublier la musique.

Cette reprise de La Périchole est d’autant plus réussie qu’elle réunit un plateau vocal soudé, plein de vie, donnant le meilleur à un public conquis et très enthousiaste visiblement peu pressé de partir tant il rappelle chanteurs et metteurs en scène au moment des saluts.

Compte rendu, opéra. Festival de Saint-Céré 2016. Théâtre de l’usine, le 9 août 2016. Jacques Offenbach (1819-1880) : La Périchole, opéra bouffe en trois actes sur un livret d’Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Sarah Laulan, La Périchole, Pierre Emmanuel Roubet, Piquillo, Christophe Lacassagne, Don Andrès de Ribeira Vice roi du Pérou, Eric Vignau, Don Pedro de Hinoyosa, Yassine Benameur, Don Miguel de Panatellas, Sarah Lazerges/FloreBoixel/Dalila Kathir, cousines/dames d’honneur, Antoine Baillet Devallez, Tarapote, Choeur et orchestre Opéra Eclaté, Dominique Trottein, direction. Olivier Desbordes et Benjamin Moreau, mise en scène, Jean Michel Angays, costumes, Elsa Bélenguier, décors.

PORTRAIT… Le ténor Yves Saelens (avril 2016)

PORTRAIT par Hélène Biard. Yves Saelens : Une carrière active placée sous le signe de l'Europe. Alors qu'il a chanté dans une nouvelle production de Mitridate (rôle d'Arbate), à la Monnaie de Bruxelles (mai 2016), le ténor belge Yves Saelens a accepté de nous accorder **une interview téléphonique en avril 2016,** après une dense journée de travail. Au cours de cette entrevue, qui a eu lieu courant avril, nous avons abordé sa carrière, le Mitridate alors en répétition, ses projets ainsi que les orientations qu'il souhaite donner à une carrière déjà bien remplie.



Carrière : de Bruxelles à New York … «J'ai grandi dans une famille ou nous écoutions de la musique mais où celle ci n'était pas prioritaire. J'ai cependant fait partie de la chorale de la paroisse où j'ai grandi ; c'est à cette époque que j'ai chanté mes premiers solos, puis dans celle du collège où j'ai fait mes études secondaires», nous dit Yves Saelens en préambule. «Plus tard j'ai fait partie du choeur européen de Bruxelles avec lequel nous présentions les grands oratorios. Je n'attachais pas encore trop d'importance à la musique à ce moment de ma vie, bien qu'elle m'ait permis de vivre des moments très forts. Peu à peu le désir de continuer le chant et d'en faire mon métier prenait forme. J'ai pris la décision définitive d'en faire mon métier quelques années plus tard, à la fin de mes études supérieures » poursuit-il, avant de conclure: «J'ai fait des études d'instituteur puis mon service

militaire. J’ai enseigné pendant un an à des élèves de dix ans, avant d’entamer un cursus au Conservatoire royal de Bruxelles dans la classe de chant de Dina Grossberger qui m’a permis de décrocher deux premiers prix de chant et d’art lyrique.».

Très vite, Yves Saelens ne manque pas de travail : «Tout en ayant mes premiers contrats, j’ai passé plusieurs concours. L’un d’eux m’a permis de décrocher une bourse pour aller étudier à la Juilliard School de New York; l’audition d’entrée à l’école s’est bien passée et j’ai vécu deux ans à New York. Outre le chant, que j’étudiais avec Edward Zambara, il y avait des coaching pianistiques et linguistiques. Il y avait aussi des master classes avec des artistes internationaux voire des personnalités, comme James Levine, Maryline Horne ou Thomas Hampson. C’est aussi dans ce laps de temps que j’ai participé à de grandes productions comme Elegy for young lovers de Werner Henze (1926-2012), – ouvrage créé en 1961 en allemand / langue originale, et en 1977 pour la version anglaise; j’ai aussi abordé Die Zauberflöte / La Flûte enchantée de Mozart à la même période. Après ces deux années d’étudesparticulièrement denses et enrichissantes, je suis rentré en Europe.

C’est à Glyndenbourne que j’ai chanté mon premier grand rôle mozartien : Ferrando dans Cosi fan tutte. Ensuite j’ai fait mes débuts à Bruxelles où j’ai chanté mon premier grand rôle à la Monnaie : Pluton dans Orphée aux enfers.». Et d’ajouter : «J’ai une voix plutôt mozartienne, et j’ai d’ailleurs chanté quelques uns des grands rôles de son répertoire : Tamino (Die Zauberflöte), Ferrando (Cosi fan tutte), Tito/Titus (La Clemenza di Tito), Idomeneo (Idomeneo, re di Creta), Arbate (Mitridate), Don Ottavio (Don Giovanni), Belmonte (L’Enlèvement au sérail) …

Ceci dit, j’ai un répertoire plus large et j’aborde aussi bien les Passions et la Messe en si mineur de Bach qu’Alceste de Gluck, La Damnation de Faust de Berlioz, Médée de Cherubini,

Jenufa de Janacek, The Rape of Lucrezia de Britten ainsi que La Traviata de Verdi, Madama Butterfly de Puccini, Lucia di Lammermoor de Donizetti (dans sa version française), Il viaggio a Reims de Rossini. J'aborde même des œuvres contemporaines comme The Tempest de Ades à Francfort, Légende de Wagemans à Amsterdam, La strada de Van Hove à Anvers.»

Yves Saelens conclut : «J'ai beaucoup chanté à Tours et Montpellier, Francfort, Anvers, Bruxelles … A Tours, c'est Jean-Yves Ossonce qui m'a donné mes premiers rôles et avec qui j'ai grandi dans mon répertoire. Avec lui et le metteur-en-scène Alain Garichot, j'ai fait plusieurs grandes prises de rôle. J'ai beaucoup regretté d'apprendre qu'il quittait son poste de directeur du Grand Théâtre de Tours. J'espère cependant les retrouver, lui et Alain Garichot, sur des scènes d'opéra, que ce soit à Tours ou ailleurs.»



Sur le métier de Mitridate (Bruxelles, avril et mai 2016). «Mitridate est une œuvre de jeunesse de Mozart qui l'a composé en 1770, alors qu'il n'avait que 14 ans. Dans cette production, je chante Arbate, rôle avec lequel je me sens très à l'aise, contrairement au rôle-titre, dont les vocalises et la tessiture me font penser aux personnages rossiniens. En 1770, le jeune Mozart est à la croisée des chemins; en effet, il tient beaucoup de Haendel, dont l'héritage important est encore très présent dans les mémoires (il est décédé en 1759, alors que Mozart n'avait que 3 ans), mais il préfigure déjà ce que sera Rossini quarante ans plus tard.». Yves Saelens continue : «Comme la Monnaie est en travaux actuellement nous chantons sous un chapiteau. Pour cette raison, nous ne pouvions pas reprendre la production de Robert Carsen comme cela était prévu initialement; en fin de compte, pour pallier ce problème, les responsables de la Monnaie ont lancé un

concours qui a reçu une centaine de projets dépassant ainsi les prévisions les plus optimistes. Celui qui a été retenu, conçu par Jean Philippe Clarac et Olivier Deloeuil, place l'action de Mitridate, de nos jours, dans les locaux de l'Union Européenne. Cette nouvelle production, dans laquelle participe Michaeal Spyres, qui est un grand Mitridate, me permet aussi de retrouver le chef d'orchestre Christophe Rousset. J'avais déjà travaillé avec lui en 2003 dans une production de La Capricciosa coretta de Martin y Soler donnée à Lausanne, Bordeaux, Madrid et Vienne (Autriche) et dont je garde un excellent souvenir.

LES PROJETS… «Avant d'aborder Mitridate, j'ai chanté Alfredo (La Traviata), Faust (La Damnation de Faust, Berlioz), Jason (Médée, Cherubini). J'ai aussi fait mes débuts au Sydney Opera House dans la 9e symphonie de Beethoven» précise le ténor qui poursuit : «La saison prochaine (2016-2017), je ferai plusieurs prises de rôle : Créonte (Antigona, Traetta) à Amsterdam, Tichon (Katia Kabanova, Janacek) à Avignon; ainsi avec cette production, j'aurai les trois rôles de ténor de cet opéra à mon répertoire. Je chanterai également une version de concert de Pénélope (Léodès) de Gabriel Fauré à la Monnaie de Bruxelles. Cette production me permettra de faire ma troisième prise de rôle de la saison à venir.»

Et de conclure : «Je suis maintenant arrivé à un point de carrière et de maturité vocale où je souhaiterais aborder des rôles que j'aurais évité il y a encore quelques années. Pour revenir à Janacek, j'aimerais beaucoup aborder La Petite renarde rusée; je me sens également prêt à aborder le répertoire wagnérien : Erik (Die fliegender hollander / Le Vaisseau Fantôme), Loge (Das Rheingold / L'Or du Rhin), Mime (Siegfried). Plus proches de nous, j'aimerais aussi chanter des œuvres de Benjamin Britten comme The Turn of screw (Peter Quint), Billy Budd (Captain Vere) voire Peter Grimes. Dans le répertoire français, j'aimerais chanter Werther, Don José (Carmen), Dialogue des carmélites; et dans le répertoire

russe, l'éblouissant et tragique rôle de Lensky (Eugène Onéguine).»

Artiste sensible, généreux, enthousiaste Yves Saelens déborde d'énergie et espère dans les années à venir, tout en continuant à chanter ses personnages fétiches, effectuer de nouvelles prises de rôles. A suivre…

Compte rendu, concert. Chambord, le 1er juillet 2016. Charpentier, Haendel. Le Concert Spirituel; Hervé Niquet, direction



Depuis 2011, le majestueux château de **Chambord** accueille un festival qui s'est, depuis ses débuts, solidement implanté dans le paysage musical régional, voire national. Vanessa Wagner, sa directrice artistique, lance la déjà sixième édition du festival, en fanfare en invitant **Le Concert Spirituel et son chef Hervé Niquet**. Pour ce concert d'ouverture, dont le final accompagne le feu d'artifices royal qui doit illuminer le château, le maestro se concentre sur deux des plus grands compositeurs de la période baroque, chacun en son siècle, XVIIè et XVIIIè : Marc Antoine Charpentier (1643-1704) et Georg Friedrich Haendel

(1685-1759). Si la pluie qui s'est invitée juste avant le concert suscitant quelques craintes, elle a eu la courtoisie de s'en retourner rapidement d'où elle venait. Hervé Niquet entame la soirée avec le **Te Deum de Marc Antoine Charpentier (1643-1704).** S'il n'en dirige que l'ouverture et des extraits des marches « *pour les trompes*« , nombreux morceaux devenus célébrissimes grâce à l'Eurovision, Hervé Niquet donne d'emblée le ton de la soirée : la direction est ferme, dynamique, concentrée; le concert est mené tambour battant avec un entrain bienvenu.

En ce début de soirée, la musique de Charpentier résonne joyeusement sous un ciel apaisé; si Hervé Niquet a bien du mal à tenir en place, il arpente le plateau pour diriger ses musiciens d'une main de fer, il n'en maîtrise pas moins parfaitement son sujet.

Après Charpentier, c'est **Georg Friedrich Haendel (1685-1759)** qui est à l'honneur. Né à Hanovre où il a débuté sa carrière, Haendel a beaucoup voyagé avant de s'implanter définitivement à Londres à l'invitation du roi de l'époque. **Water Music** a été composé en deux fois pour agrémenter les promenades nautiques du souverain et de sa cour sur la Tamise; les concertos n°4 et n°5 datent des années de maturité du compositeur qui achève ainsi l'un de ses chefs d'oeuvres les plus connus. Bien que le Concert Spirituel ne donne là encore que des extraits des deux derniers concertos, ils sont joués avec une rigueur et une précision inégalables. Au retour de l'entracte, car il fallait laisser à la nuit le temps d'arriver, le Concert Spirituel entame la dernière œuvre du programme de ce concert d'ouverture: **Music for the royal fireworks**; œuvre qui accompagnait les feux d'artifices du roi d'Angleterre. Et, au sujet de feux d'artifices, celui qui se déclenche peu après le début de la seconde partie est digne en tous points des rois de France et de leurs homologues anglais. A mesure que la musique se déroule, les feux couleurs rouges, bleues, or ou argent s'élèvent dans le ciel d'un noir de jais avec une

précision millimétrée. Les artificiers réalisent une composition remarquable accompagnée par l'électrique Hervé Niquet et son orchestre.

Malgré un temps incertain en début de soirée, la sixième édition du festival de Chambord connaît ainsi une entrée en matière fracassante avec un concert dirigé par un chef remonté comme une pile électrique. Le Concert Spirituel a donné le meilleur de lui même dans un répertoire qu'il connaît parfaitement.

Chambord. Parc du château, le 1er juillet 2016. Marc Antoine Charpentier (1643-1704) : Te Deum (ouverture), Marches pour les trompes (extraits), Georg Friedrich Haendel (1685-1759) : Water Music (extraits des concertos N°s 4 et 5), Music for the royal fireworks. Le Concert Spirituel; Hervé Niquet, direction.